

La littérature congolaise : une première approche quantifiée grâce à LITAF

Pierre Halen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coma/6062>

DOI : [10.4000/coma.6062](https://doi.org/10.4000/coma.6062)

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Pierre Halen, « La littérature congolaise : une première approche quantifiée grâce à LITAF », *Continents manuscrits* [En ligne], 15 | 2020, mis en ligne le 15 octobre 2020, consulté le 31 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/coma/6062> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.6062>

Ce document a été généré automatiquement le 31 octobre 2020.



Continents manuscrits – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La littérature congolaise : une première approche quantifiée grâce à LITAF

Pierre Halen

- 1 Qu'en est-il *réellement* de la littérature congolaise ? Non pas ce que nous voudrions qu'elle soit, mais ce qu'elle représente effectivement, en termes d'œuvres publiées et commentées ? Nous nous proposons ici d'emprunter un mode d'approche quantitatif ; c'est un point de vue qui, certes, ne remplacera jamais l'étude qualitative des œuvres et de leur réception, et qui ne permettra jamais de rendre compte de l'essentiel – c'est-à-dire de ce qui a lieu ou non entre un texte et son lecteur, ou ses lecteurs –, mais, comme nous le verrons, une telle démarche peut éclairer ce double objet, voire le révéler sous un jour original. Du même coup, un bilan apparaîtra, qui n'est pas le seul bilan possible, certes, mais qui n'est pas non plus sans enseignement.

Préambules : approches quantitatives et logiques de champ

- 2 Même si certains travaux récents en ont illustré le potentiel, les approches quantitatives sont peu exploitées dans le domaine des littératures africaines. C'est en partie le résultat, tout simplement, de la difficulté à en maîtriser la bibliographie : les inventaires ont toujours été difficiles, principalement par manque d'infrastructures spécialisées, actives sur le long terme (sinon sans doute en Afrique du Sud), comme le sont les bibliothèques nationales de la plupart des pays occidentaux. Pour savoir si un livre congolais existe ou non, quel est son titre exact ou le nombre de ses pages, il faut trop souvent encore se tourner vers *Worldcat*, qui brasse notamment les catalogues des universités américaines (lesquelles ont des acheteurs qui sont ou qui vont spécialement en Afrique). Les priorités budgétaires des pays du continent africain sont ailleurs, et les anciennes métropoles coloniales n'ont plus vocation à entretenir un service d'achat et de conservation systématique pour leurs anciennes colonies (même si, en particulier, la

BNF et la British Library essaient de rester à la hauteur de leurs ambitions). Ainsi, l'institution qui s'est longtemps appelée la « Bibliothèque africaine » à Bruxelles, héritière directe des fonds qu'avait expressément voulu rassembler Léopold II, a fini par être absorbée par les Archives de l'État, au motif qu'elle occupait trop d'espace au Ministère des Affaires étrangères qui en était le dépositaire, et, comme je l'ai entendu dire par un employé, au motif qu'elle était surtout fréquentée par des Congolais et qu'il fallait bien un jour prendre en compte le fait des Indépendances : ce n'est pas illogique, mais dans la pratique, cela signifie aussi qu'il n'y aura plus de budget propre pour cette bibliothèque. Il n'y en a plus depuis longtemps, de budget dédié aux littératures africaines, dans les bibliothèques universitaires belges, singulièrement francophones, où l'enseignement de ces littératures a été officiellement supprimé depuis quelque temps : ceci pour dire qu'il ne faut pas attendre de solution de ce côté.

- 3 Du côté anglophone, on connaît le travail entrepris de longue date par Hans Zell, dont l'ultime réalisation concerne l'année 2019¹. Du côté francophone, les banques de données LITAF, LIMAG ou Mukanda² ont eu comme point de départ commun la volonté de pallier, elles aussi, l'insuffisance des recensements ; elles ont par ailleurs en commun de ne pas avoir été financées dans la durée, au-delà de quelques aides budgétaires ponctuelles, notamment de l'AUF et de l'OIF. Les deux premières, bien que leurs données soient toujours accessibles en ligne, ont en réalité dû mettre fin aux recensements et à leur développement, faute de trouver des repreneurs académiques et/ou institutionnels. Et Hans Zell lui aussi s'arrête sur ce constat amer :

With the exception of South Africa, research and documentation on African publishing, and the book sector generally, remains a seriously neglected area in most African countries³.

- 4 On touche ici à une autre explication des insuffisances du recensement : les chercheurs sont *pressés* de publier très vite des commentaires orientés par les modes et les discours thématique-idéologiques dominants, pressés par leur propre motivation sans doute mais aussi par les contraintes du système académique qui les y oblige ; et la réalité matérielle de ce qui est écrit, de ce qui est édité et de ce qui est lu ne fait pas partie des objets dont il faille s'occuper prioritairement. Cela vaut aussi pour les chercheurs qui font une carrière en Afrique et qui, n'ayant pas forcément à leur disposition des bibliothèques très fournies, ni très anciennes, sont ainsi poussés à reprendre des questionnements souvent semblables (le rapport à l'oralité et aux identités culturelles, les approches féministes, aujourd'hui l'intermédialité, etc.) à propos d'œuvres souvent semblables (celles qui sont disponibles, et publiées au format de poche en Europe). De ce point de vue, on n'a pas beaucoup progressé, quelque ambition qu'en aient eu les études qui se disent « postcoloniales » ou, aujourd'hui, « décoloniales », par rapport au temps où les écrivains coloniaux du Congo se réunissaient entre eux, à Bruxelles, pour écrire les uns à propos des autres des notices de connivence, car ils étaient volontiers essayistes à l'occasion⁴ ; ou par rapport au temps où un Joseph-Marie Jadot, cherchant à valoriser tout ce qui était disponible au titre d'une littérature autochtone dans le Congo et le Ruanda-Urundi de l'époque, publiait à l'enseigne (et à l'abri) de l'Académie Royale des Sciences coloniales la première monographie consacrée à la littérature de ces pays, qui doit être aussi, me semble-t-il, la toute première monographie consacrée à une littérature nationale africaine⁵.
- 5 Quoi qu'il en soit de ces deux explications possibles, il faut néanmoins nuancer le constat général, car certains travaux récents ont montré tout l'intérêt d'approches

quantitatives et sociologiques, voire d'approches matérialistes du monde du livre et de l'édition. Contentons-nous de signaler l'étude de Raphaël Thierry à propos de l'édition au Cameroun et plus largement en Afrique⁶, ou l'ouvrage de Claire Ducournau à propos de la légitimation des auteurs d'origine africaine dans le système central de reconnaissance qu'est restée la place parisienne⁷.

- 6 Un principe essentiel régit les approches quantitatives, qui sont naturellement couplées avec des analyses sociologiques et historiques des pratiques littéraires : c'est qu'elles sont à la recherche de tous les faits objectivables, un but certes idéal et, pour cette raison, jamais atteint, mais dont la poursuite est la condition nécessaire à leurs opérations. La question de base de toute approche quantitative est : « qu'observe-t-on ? ». Elle suffira largement à nous occuper ici. Il faut toutefois, auparavant, savoir ce que l'on cherche, et à partir de quel point de vue sur quel « terrain ». Or, chercher les objets « littérature congolaise », « écrivain congolais » et « œuvre congolaise » ne va pas de soi, puisqu'il faut savoir ce que désigne l'adjectif « congolais ». Nous savons bien que la discussion pourrait ici nous mener loin : nationalité administrative ? lieu de naissance ? lieu de résidence ? parentèle et ancêtres locaux ? critère racial ou seulement ethnique ? référents géographiques et historiques ? utilisation d'une langue nationale ? publication au Congo ? lectorat congolais ? Tous ces critères pourraient être discutés. Contentons-nous, par hypothèse, d'obéir aux étiquettes qui font l'objet de consensus sociaux provisoires, et considérons qu'est congolais ce que notre « terrain » d'observation lui-même désigne comme tel, sur la base de critères doxiques où se mêlent un peu de nationalité administrative (garantissant le plus souvent des parcours biographiques et familiaux dont *l'origine* est la RDC) et un peu de ce racialisme hérité de l'indigénisme colonial, des nationalismes africains et de l'époque du « négro-africain » (un écrivain congolais = un écrivain noir, sinon en droit, du moins en fait). N'entre pas en compte dans cet usage doxique la suite des parcours biographiques, parcours qui peuvent faire qu'un écrivain change de pays, de nationalité, de langue, de système d'édition et de réception, etc. : la doxa présuppose qu'on « reste » congolais *usque ad mortem*.
- 7 D'un point de vue théorique, seule une approche en termes de champ littéraire permet d'aller au-delà des dénombrements et de comprendre les mécanismes institutionnels (et symboliques, au sens large) qui constituent les conditions de possibilité structurant l'existence de « la littérature congolaise ». La notion de *champ littéraire* s'entend ici comme ce qui permet de comprendre comment se constituent les ensembles d'agents, de faits (d'édition par exemple), de pratiques, de discours et de valorisations institutionnelles qui interagissent entre eux pour l'obtention concurrentielle d'un certain capital (symbolique et économique, essentiellement); elle est ici particulièrement utile parce qu'elle permet de décrire ce fonctionnement et d'objectiver ces ensembles. Les logiques de champ font notamment apparaître des cohésions internes plus ou moins fortes – plus fortes dans le cas où l'adhésion aux mêmes règles du jeu est plus forte, plus faibles lorsque, comme c'est le cas ici, plusieurs règles du jeu co-existent, qui ne sont pas toujours compatibles, au point de donner le sentiment qu'il n'y a pas un seul champ mais plusieurs⁸. Le concept de *système littéraire* (articulant plusieurs champs distincts bien qu'ils soient éventuellement superposables ou intersectionnels) permet en outre, sur cette base, de penser ensemble et leur singularité et leur pluralité.

- 8 Sans pouvoir reprendre ici ces développements qui ont été publiés par ailleurs⁹, je me contenterai d'un exemple congolais bien connu. Lorsqu'il publie la première version de *Giambatista Viko*, Georges Ngal porte le nom officiel « authentique » de Ngal Mbwil a Mpaang¹⁰. Le livre est vraisemblablement une auto-édition, puisqu'à l'enseigne « Alpha-Oméga » à Lubumbashi n'a apparemment été publié que cet ouvrage, dont la « valeur » est essentiellement contextuelle et même locale : pour les observateurs du lieu, il s'agit d'un portrait-charge contre un collègue de l'Université¹¹, lequel a aussitôt demandé réparation en justice. Lorsque ce récit est réédité en France, son auteur s'étant expatrié, il est publié par Jacques Chevrier dans la collection « Monde noir poche » chez Hatier¹². Cette réédition donne au livre une tout autre « valeur », celle d'un « classique » du roman africain francophone, statut avec lequel il sera très largement diffusé dans les centres d'études universitaires qui s'intéressent aux littératures africaines, notamment en Afrique, mais aussi en Amérique du Nord ; l'affaire judiciaire de Lubumbashi n'intéresse plus personne, elle est même en quelque sorte impensable parce que la doxa présuppose que les intellectuels du « monde noir » sont nécessairement unis. Il y a donc déjà deux modes d'existence de ce livre, l'une dans ce qu'on peut appeler le champ local (sous-provincial, en réalité), l'autre dans ce que Claire Ducournau appelle, à la suite de Pascale Casanova, l'« espace » international de la reconnaissance (espace en ce cas structuré par les circuits de diffusion de l'Afrique francophone et de l'Afrique-sur-Seine). La réédition ultérieure de cette œuvre en 2003, sous le nom retrouvé de Georges Ngal mais à l'enseigne, cette fois, de L'Harmattan¹³, dans la collection « Encres noires », donne au livre un troisième mode d'existence, qu'on pourrait qualifier de conservatoire puisque c'est, tout au plus, une façon de le garder disponible en librairie. Cette reprise inscrit donc une perte relative de légitimité à l'intérieur du même système littéraire francophone, dont *Viko* n'a pas réussi à sortir sous la forme de traduction, et où il n'a pas pu se maintenir dans la position plus avantageuse qu'il avait chez Hatier. Il n'est pas vraiment revenu non plus, sous la forme d'une édition scolaire au format de poche par exemple, dans le champ local congolais où il aurait alors pu constituer un bon exemple de « littérature congolaise » au sens le plus localiste, national et « même indigène » du terme (en adéquation avec son thème, et même son orientation idéologique).

Aperçus quantitatifs

- 9 Comme les résultats publiés par Claire Ducournau, les dénombrements qui suivent s'appuient essentiellement sur la très précieuse banque de données LITAF, due au dévouement et aux compétences de Virginie Coulon. Le développement de cette banque de données bibliographiques, qui n'a jamais bénéficié d'un soutien suffisant de la part des chercheurs et des institutions universitaires (voir *supra*), est aujourd'hui arrêté, mais les données accumulées (jusque 2019, et jusque 2016 avec une ambition d'exhaustivité) sont néanmoins encore accessibles.
- 10 Comme son nom l'indique, LITAF a pour objet les littératures africaines francophones. La base de données comportait un total de 29 763 références au moment où nous l'avons interrogée, au printemps 2019. Elle applique des catégories qui, pour l'essentiel, correspondent à l'usage le plus courant. Ceci concerne en particulier, nous le verrons les « genres littéraires » ainsi que les « nationalités ». Comme nous l'avons expliqué

plus haut, ces catégories sont notre point de départ, mais il faut en tout cas rester conscient de l'arbitraire et des effets de sens qu'elles induisent.

- 11 Pour situer la RDC dans un horizon plus « global », il était nécessaire de la comparer avec d'autres pays africains francophones. Pour des raisons pratiques, nous avons limité les résultats pris en compte à 8 pays, choisis pour représenter la diversité des situations en termes de taille et de situation géographiques, de démographie et de réputation littéraire : des pays importants en Afrique de l'Ouest (Sénégal, Côte d'Ivoire) et en Afrique centrale (Cameroun), le pays le plus proche de la RDC – du point de vue des Kinois : le Congo-Brazzaville (parfois appelé « petit Congo »), et trois « petits » pays : Gabon, Centrafrique et Rwanda.

Une production globale... comparée

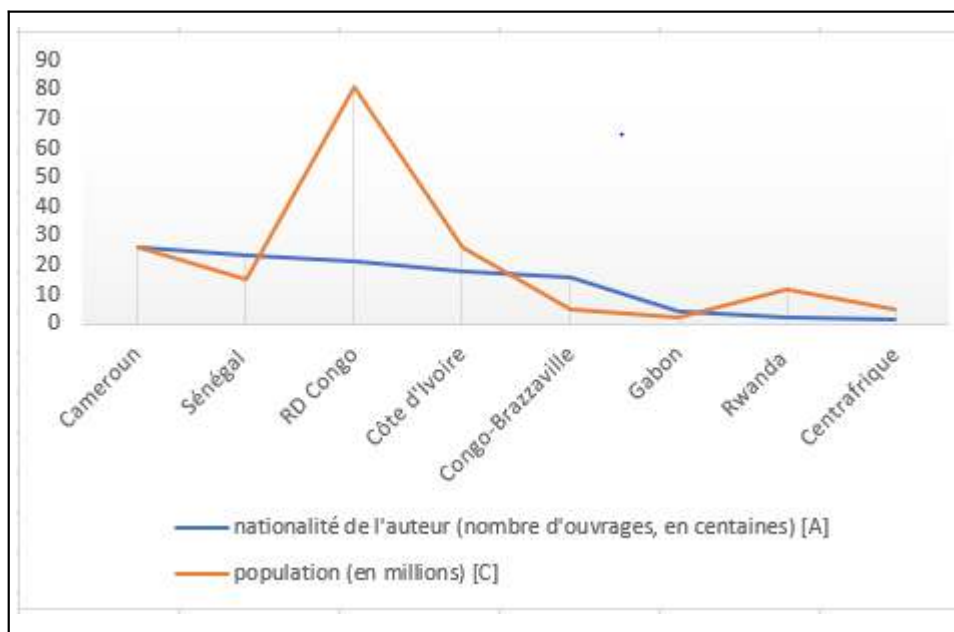
- 12 Le tableau suivant donne une première représentation de la place qu'occupe la production littéraire congolaise dans l'ensemble du domaine des littératures africaines francophones. On y compare, pour les pays choisis, le nombre total de réponses obtenues à partir de la nationalité de l'auteur (« Pays auteur »), d'une part, avec, d'autre part, le nombre total de réponses obtenues à partir du critère « Pays étudiés ». Cette expression signifie en réalité, dans LITAF : « pays concernés », car il ne s'agit pas forcément d'études au sens académique du mot, mais, dans un sens plus large, de toute publication « se rapportant à » tel pays. Les travaux portant spécifiquement sur un écrivain ou sur une œuvre supposés provenir de ce pays, et donc témoigner de celui-ci ne sont donc qu'une partie des références proposées à partir de cette entrée « avancée ». Par ailleurs, les références obtenues peuvent ne concerner le pays en question que parmi d'autres pays, mais comme cette règle vaut pour tous les pays également, on peut raisonnablement estimer que les différences globales dans les résultats n'en sont pas affectées.

Tableau 1. Production relative des œuvres créatives et des travaux critiques

	nationalité de l'auteur (A)	objet d'étude (B)	A/B
Cameroun	2621	1986	1,319
Sénégal	2350	2588	0,908
RD Congo	2165	1341	1,614
Côte d'Ivoire	1782	1405	1,268
Congo-Brazzaville	1588	2068	0,767
Gabon	466	378	1,232
Rwanda	201	340	0,591
Centrafrique	150	176	0,852

- 13 Ce tableau indique que la RDC arrive dans le peloton de tête du point de vue de la quantité d'ouvrages littéraires recensés, toutes catégories génériques confondues, ce qui est somme toute rassurant compte tenu d'une histoire politique difficile (à comparer avec celle du Sénégal, par exemple). Le rapport entre le nombre de créations littéraires et le nombre de travaux critiques est en revanche le moins avantageux des huit pays-témoins retenus ici : le Sénégal, et même la Centrafrique, sont presque à l'équilibre (il y a quasiment un ouvrage critique pour un ouvrage de création).
- 14 La limite de ces dénombrements est bien entendu qu'ils ne tiennent pas compte de la légitimité de la publication : pour l'histoire littéraire comme pour l'histoire de la critique, un seul ouvrage qui bénéficierait d'une très grande légitimité (mettons : les *Œuvres poétiques* de Senghor, ou, dans le domaine des travaux, *Les Nouvelles littératures africaines* de J.J. Séwanou Dabla) aurait sans doute bien davantage de poids symbolique que des dizaines de travaux publiés en auto-édition et non diffusés. Il faut donc rester prudent dans l'interprétation de ces chiffres. Cela dit, le tableau 1 montre tout de même la relative faiblesse des travaux critiques s'intéressant à la littérature de la RDC ; si on laisse de côté le cas particulier (parce que quantitativement très faible) de la Centrafrique, et le cas très spécifique du Rwanda (dont le bon résultat s'explique par l'impact mondial du génocide de 1994), on voit que le ratio le plus intéressant – et de très loin – est celui du Congo-Brazzaville, ce qui corrobore la beaucoup plus grande légitimité obtenue par les auteurs-phares du « petit Congo », Sony Labou Tansi, Alain Mabanckou et Henri Lopes en tête ; le Sénégal vient en deuxième position, ce qui s'explique principalement par une histoire littéraire et une activité critique plus anciennes, donc des œuvres mieux connues et plus disponibles, notamment sous la forme de livres imprimés conservés un peu partout dans le monde.

Tableau 2. Rapport entre l'importance relative de la population d'un pays [C] et celle de la production littéraire qui lui est attribuée [A]



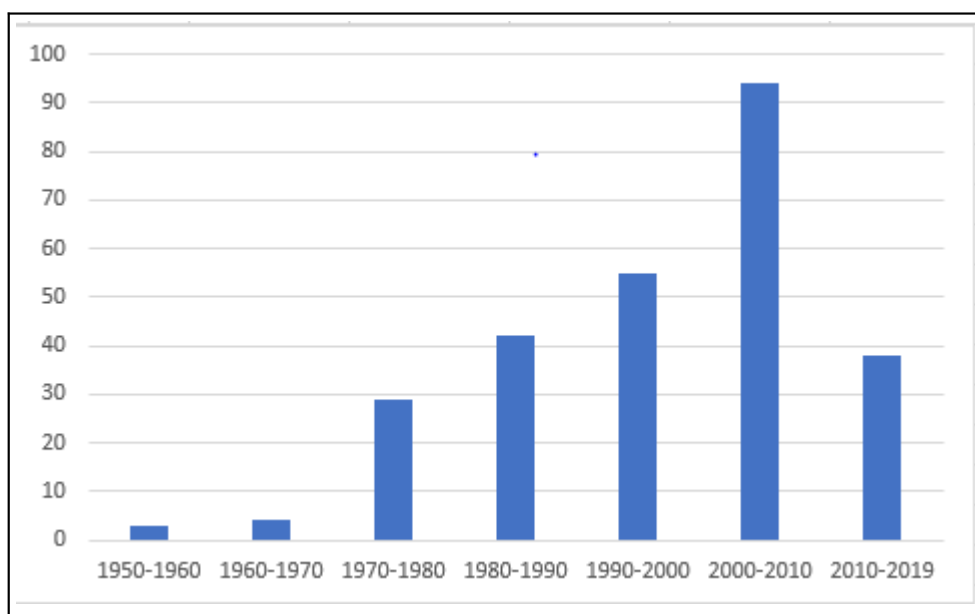
- 15 Le tableau 2 permet de relativiser autrement les données précédentes : il faut en effet tenir compte de l'importance relative de la population susceptible de « produire ». Ce critère éclaire en particulier la situation relativement bonne du Gabon, eu égard à sa démographie, quarante fois moindre que celle de la RDC, alors que sa production littéraire quantifiable est seulement quatre fois moindre ; en somme, le Gabon fait dix fois mieux que la RDC, est-on tenté de dire. Eu égard à son potentiel démographique, la RDC obtient le résultat le plus mauvais. On se l'expliquera assez facilement, d'abord par une sous-dotation de départ en termes d'enseignement supérieur (par comparaison avec les anciennes colonies françaises, spécialement le Sénégal). Mais cette faiblesse initiale a été compensée à partir de la fondation de Lovanium, et cette tendance s'est accélérée durant les années 1960, favorisée par un fort soutien international, notamment belge et onusien, à l'enseignement secondaire et universitaire. La dictature, et singulièrement le marasme économique et la corruption à partir des années 1970, vont, on le sait, mettre ensuite à mal l'enseignement supérieur (et donc aussi, par contrecoup, le reste de l'enseignement), affaiblir la coopération internationale et précipiter l'exil des intellectuels nationaux. Tout cela est bien connu, et il n'est pas étonnant qu'on retrouve dans ce tableau l'impact négatif de ces évolutions dont on sait qu'elles se sont malheureusement prolongées sous la forme d'autres difficultés de 1997 à aujourd'hui.

Des évolutions ?

- 16 Les lignes qui précèdent nous incitent à ajouter, aux bilans enregistrables à tel moment sur le long terme, des observations qui tiennent compte des évolutions, et permettent de mettre en évidence les périodes plus ou moins productives. En considérant le nombre de romans enregistrés dans LITAF, la productivité littéraire de la RDC varie nettement. Après l'épisode fondateur de *Ngando*, en 1948, la génération des premiers

romanciers est à divers égards modeste : les Louis Mobiala¹⁴, Dieudonné Mutombo et autres Thomas Kanza ne donnent, ensemble, que 7 romans en vingt ans, entre 1950 et 1970. Ensuite, la très forte croissance du début des années 1970 est à mettre en rapport non pas, me semble-t-il, avec une quelconque influence positive de la zaïrianisation culturelle imposée par la dictature au début de la décennie, cette mesure ayant plus probablement été, au contraire, néfaste au genre romanesque (le « recours à l'authenticité » a suscité, en revanche, une production de recueils poétiques, tous tombés dans l'oubli assez rapidement). Cette croissance s'explique plutôt, d'une part, par l'arrivée à maturité de la génération des universitaires formés à partir de 1954 et surtout après l'indépendance. Ce sont eux qu'on retrouve au catalogue des éditions du Mont Noir, animées par Valentin Mudimbe à Kinshasa et ensuite à Lubumbashi. Et, d'autre part, elle s'explique par les débuts du « phénomène Zamenga », écrivain qui commence à s'affirmer comme le principal auteur de ces petits romans fabriqués sur place et vendus à des prix adaptés au public scolaire, en un temps où l'enseignement secondaire pouvait encore recommander l'achat et la lecture de livres. Ce « phénomène », qui se développera au cours de la décennie suivante, présente certaines accointances idéologiques avec le recours aux forces locales prôné par le Maréchal-Président, principe qu'il met en pratique déjà dans l'objet-livre lui-même, mais qu'il rejoint en partie dans deux essais¹⁵ ; cela dit, les intrigues et les personnages de Zamenga sont modernes, l'investissement dans le livre imprimé l'est aussi.

Tableau 3. Nombre de romans (de la RDC) par décennie



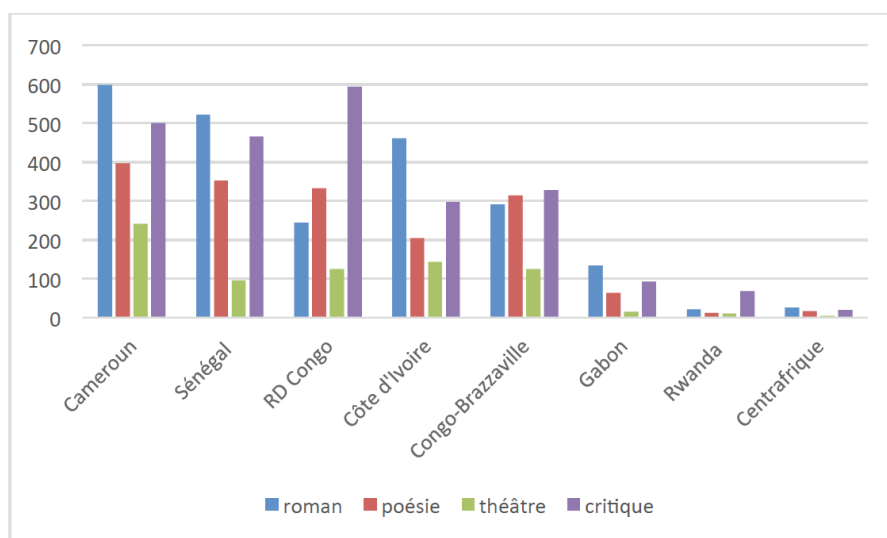
- 17 La croissance quantitative est donc continue, mais la dernière décennie enregistre une chute brutale. Il faut toutefois en relativiser l'importance, puisque cette baisse s'explique en partie par celle des référencements dans la base de données à partir de 2016 et par l'arrêt de ceux-ci en 2019. On peut toutefois raisonnablement supposer que, si les référencements avaient été poursuivis au même rythme que jusqu'en 2016, la baisse aurait néanmoins été sensible. Quelle explication trouver à cela ?

- 18 Deux phénomènes liés l'un à l'autre me paraissent en rendre compte. D'abord l'affaiblissement structurel de l'enseignement supérieur, particulièrement marqué dans le domaine des études de Lettres, secteur « classique » des humanités : l'absence d'attractivité matérielle des métiers de l'enseignement a provoqué à la longue une baisse d'attractivité des filières de formation concernées ; les étudiants se dirigent vers d'autres secteurs où l'on peut espérer des emplois mieux rémunérés. Un second facteur concerne l'affaiblissement de la valeur sociale attribuée aux pratiques littéraires au sens propre, en lien par ailleurs avec les difficultés rencontrées par l'édition, la librairie et la lecture publique. La RDC s'est bien davantage fait connaître, depuis 2000 et encore davantage depuis 2010, par ses artistes plasticiens, par ses musiciens, par ses bédéistes, par les arts du spectacle en général, plutôt que par le livre.
- 19 Un autre phénomène me paraît remarquable : parmi les 38 romans recensés pour la période 2010-2019, un seul a été édité par Médiaspaul en RDC ; un autre a été publié à Yaoundé ; les 36 autres l'ont été en France : le champ national s'est donc déplacé, avec les exilés et les migrants congolais, vers l'Europe de l'Ouest, et la diaspora est donc bien le milieu sociologique où ont cours désormais des pratiques littéraires susceptibles de nourrir la production et la lecture de romans. Il ne faut sans doute pas en déduire que la France aurait totalement remplacé l'ancienne métropole coloniale comme centre culturel de la diaspora congolaise : de même que l'éditeur belge Academia-Bruylant a été absorbé par L'Harmattan à Paris, l'intégration structurée de la Belgique francophone dans une réalité franco-belge centrée à Paris concerne aussi, voire exemplairement, les agents culturels de la diaspora congolaise en Belgique.

Et par genre littéraire ?

- 20 La base de données LITAF se contente des grandes catégories génériques traditionnelles que sont le roman, la poésie, le théâtre et l'essai critique. Il était difficile de faire autrement, d'abord parce que ces catégories gardent une pertinence dans le monde de l'édition, de la librairie et des pratiques d'enseignement ; ensuite parce que, si l'on peut parfois hésiter à propos du genre d'un texte qui se situe à une frontière ou à l'intersection entre deux genres, cela reste des phénomènes quantitativement marginaux.

Tableau 4. Importance relative des genres littéraires par pays

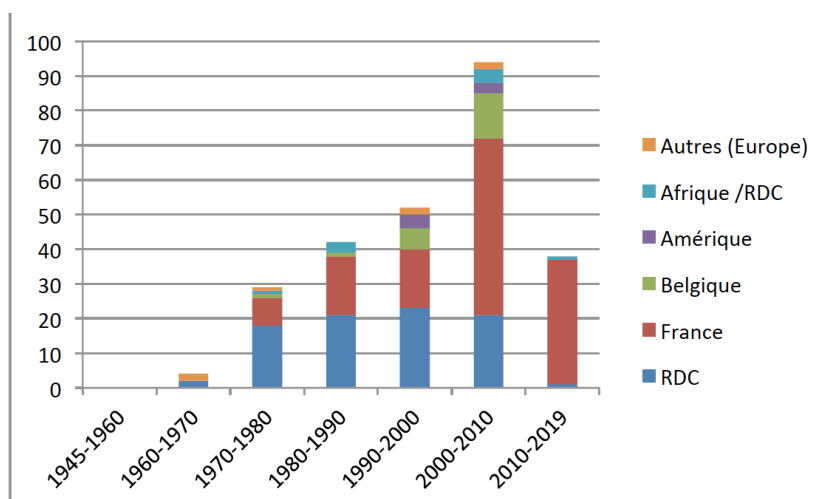


- 21 Le tableau 4 fait apparaître plusieurs spécificités nationales, outre la grande inégalité en termes de production globale, selon les pays, dont nous avons déjà parlé. Le pays le plus porté vers le théâtre est le Cameroun, mais selon des proportions assez homologues, finalement, avec celles du Gabon et de la Côte d'Ivoire, qui présentent des quotités relatives comparables pour le roman, la poésie et le théâtre. Le pays le plus porté vers la poésie, quantitativement toujours, est le Congo-Brazzaville. La RDC et le Rwanda se singularisent, par contre, par une nette prépondérance des essais critiques, ce qui, dans le cas du Rwanda, s'explique là encore par le génocide et son impact dans l'édition et la librairie ; pour la RDC, les violences politiques et la mauvaise gouvernance pourraient être également un facteur explicatif, mais l'importance relative des auteurs philosophes et théologiens dans le champ local (à tout le moins celui de la production) pourrait avoir également contribué à ce résultat

Où sont édités les écrivains de la RDC ?

- 22 Comment le corpus évolue-t-il du point de vue de l'édition ? Le tableau 5 indique que la Belgique joue un certain rôle, qui croît légèrement jusque dans la première décennie du XXI^e siècle, avant de s'effacer. Globalement, il reste plutôt stationnaire. Au moment de la croissance la plus forte de la production, des années 1970 aux années 2000, ce sont les parts de la RDC elle-même, et surtout celle de la France, qui croissent le plus. La production publiée en Afrique, y compris la RDC, baisse toutefois à partir des années 2000, et elle ne représente quasiment plus rien au cours de la dernière décennie ; la France, finalement, est devenue le pays où se publie 95 % des romans de la RDC.

Tableau 5. Les romans de la RDC du point de vue du pays d'édition



- 23 À l'intérieur du pôle d'édition français, il est intéressant de distinguer les différentes maisons, qui sont pourvoyeuses, on le sait, d'une légitimité, donc d'une « valeur » plus ou moins importante. Cette valeur n'est pas seulement une valeur symbolique (réception dans la presse, prix littéraires, invitations pour l'auteur), puisque, en tant que valeur symbolique, elle peut, d'une part, se transformer en ventes commerciales, et puisque, d'autre part, elle peut être décisive pour la seconde vie d'un livre (rééditions, éditions au format de poche, traductions, adaptations, études critiques).
- 24 Dans le tableau suivant, nous avons regroupé en un seul ensemble les titres publiés par les éditeurs qui sont réputés les plus légitimes dans le domaine de la littérature générale en France (Gallimard, Grasset, Seuil, Actes Sud), ensuite les titres publiés par Présence Africaine, et enfin les titres publiés par L'Harmattan, maison moins légitime, à laquelle on fait souvent le reproche de ne pas être très regardante quant à la qualité de ce qu'elle édite, mais maison d'édition quand même. Le total des titres ainsi considérés laisse de côté tout le secteur de l'auto-édition plus ou moins labellisée (La Doxa, Mon petit éditeur, Édilivre, Amazon, etc.), ainsi que plusieurs enseignes respectées mais qui n'ont que très occasionnellement publié des auteurs africains (Stock, Plon, Julliard...), et des maisons qui ont eu une spécialité africaine mais n'ont pas eu une activité constante (Hatier).

Tableau 6. Répartition comparée des principaux éditeurs français

	GGSA	PA	L'H.	total	% GGSA	% PA	% L'H.
Cameroun	28	33	501	562	4,9	5,8	89,1
Sénégal	61	122	312	495	12,3	24,6	63
RD Congo	9	31	247	287	3,1	10,8	86
Côte d'Ivoire	36	36	195	267	13,4	13,4	73
Congo-Brazzaville	55	53	311	419	13,1	12,6	74,2
Gabon	4	7	102	113	3,5	6,1	90,2
Rwanda	11	1	27	39	28,2	2,5	69,2
Centrafrique	0	3	23	26	0	11,5	88,4
	204	286	1718	2208	9,2	12,9	77,8

GGSA = Gallimard, Grasset, Seuil, Actes Sud. PA = Présence africaine. L'H = L'Harmattan.

On le voit assez nettement, c'est le Sénégal qui semble arriver en tête de ce petit concours de légitimité, avec 63 % seulement des titres publiés à L'Harmattan, et le pourcentage le plus important d'ouvrages publiés à l'enseigne de Présence africaine, la maison fondée par Alioune Diop. Cette première place, toutefois, se discute, car la Côte d'Ivoire et le Congo-Brazzaville, avec un pourcentage légèrement supérieur d'ouvrages publiés par les « quatre grands », pourraient à bon droit la revendiquer. Le cas du Rwanda, ici encore, est très particulier, avec 28 % de la production dans ces quatre maisons, ce qui s'explique par la postérité littéraire de la tragédie de 1994 et l'accueil très favorable que celle-ci a reçu dans la collection « Continents noirs » de Gallimard.

- 25 La RDC, dans tout cela, est de toute évidence à la traîne, avec l'un des pourcentages les plus élevés à L'Harmattan, et, en dehors du cas particulier de la Centrafrique, le pourcentage le plus faible d'ouvrages publiés à l'enseigne des quatre « grands ». Son score honorable en ce qui concerne Présence africaine s'explique en partie par la préférence et la fidélité témoignées par Valentin Mudimbe à cette maison historique.
- 26 Enfin, attardons-nous plus spécialement aux neuf titres et aux trois auteurs publiés par ce qui est considéré ici comme les quatre « grandes maisons ». Laissons de côté l'anthologie *L'Afrique noire en poésie* (1986) publiée par Gallimard (présentée par Pius Ngandu et Bernard Magnier). De même pour l'unique ouvrage publié par le Seuil : il ne s'agit pas de littérature de création, mais d'un livre d'histoire d'Elikia Mbokolo : *L'Afrique au XX^{ème} siècle : le continent convoité* (1985). Restent deux auteurs et sept livres : Achille Ngoye, avec trois titres chez Gallimard, est un écrivain reconnu comme auteur de polar, ce qui n'est pas négligeable, mais qui n'a pas la même légitimité que la littérature générale ; hors de ce domaine policier, son roman *Kin-la-joie, Kin-la-folie* (1993) n'a trouvé accueil que chez L'Harmattan. *And the winner is...* Jean Bofane, avec

quatre titres chez Actes Sud. Si nos critères sont fondés, alors Bofane est bien, dans les générations qui ont suivi celle des Mudimbe, Ngandu et Ngal – qui étaient arrivés à peu près ensemble dans le champ de la reconnaissance au début des années 1970, mais dont aucun n’a été publié par une des quatre maisons prestigieuses –, le seul auteur congolais qui ait réussi à s’imposer au cœur même du système francophone.

Aperçu de la réception critique

- 27 L’activité critique relative à la littérature d’un pays donné repose d’abord, assez logiquement, sur les épaules nationales, même si, en principe, ce n’est pas la nationalité de son auteur qui doit conditionner l’existence et la validité d’un travail universitaire. Le fait est que les États-nations européens, dès que leur modèle s’est constitué au XIX^e siècle, ont sécrété, avec le romantisme national, une double doctrine d’auto-valorisation par la littérature et de spécification identitaire par la culture qui s’est ensuite incarnée dans des institutions puissantes, la plupart subventionnées par les États : l’école, l’université, la presse, l’édition, les bibliothèques et divers lieux de mémoire (comme les maisons natales des écrivains), tout a concouru à fabriquer l’illusion qu’il y avait une littérature italienne, une littérature française, une littérature allemande, etc., et même une littérature belge, plus tard une littérature luxembourgeoise.
- 28 On sait qu’en Afrique, les États-nations, dont le socle historique était les colonies correspondantes, ont repris ce modèle sans avoir les moyens budgétaires nécessaires et/ou la volonté politique d’en consacrer au secteur concerné, et l’on ne cesse d’y entendre, depuis les indépendances, des appels en faveur d’un investissement *ad hoc* de l’État. Certains intellectuels n’ont pourtant pas toujours soutenu ces appels, parce que le rêve panafricaniste, entretenu par des institutions englobantes comme celles de la Francophonie ou le CODESRIA, ne donnait pas cher des nations héritées de la colonisation : ne valait-il pas mieux se consacrer à la valorisation d’un ensemble « négro-africain » plutôt que d’investir dans des valeurs nationales ressenties comme localistes ?
- 29 Les universités congolaises jouent-elles leur rôle de conserver, d’étudier, de promouvoir la littérature nationale ? Dans certains cas, oui, et même à l’excès, si l’on songe que l’Université de Lubumbashi a décidé, par exemple, de consacrer non pas un ou plusieurs cours, mais toute une filière diplômante, à la seule littérature congolaise, avec le risque de fermer quelque peu l’horizon des étudiants. Outre la sensibilité nationaliste, une raison matérielle a favorisé ce phénomène : les livres congolais « locaux », souvent imprimés par Médiaspaul, étaient du moins à la fois disponibles et à un prix accessible pour les étudiants comme pour les enseignants¹⁶.
- 30 Mais, bien entendu, ce n’est là qu’un des aspects de la réception, et ce n’est pas celui qui est le plus pertinent pour le « Congo global », sinon dans ce qu’il suggère d’une tendance à l’autarcie et à l’enclavement, dont la principale raison est évidemment moins le sentiment d’une auto-suffisance nationale que la prise en compte des obstacles nombreux restreignant la circulation et des livres et des critiques, pour ne pas parler des étudiants et des enseignants.
- 31 D’autres aspects devraient être rappelés ici : faire vivre une littérature nationale supposerait une bibliothèque nationale et un dépôt d’archives performants, pourquoi

pas un « musée de la littérature », ou des musées d'écrivains, des monuments, des noms de rue, des rééditions commentées, des études de manuscrits, etc.

- 32 Si l'on reprend la même question de la réception mais par un tout autre bout, celui de la critique « globale » enregistrée dans LITAF, quels sont les auteurs les plus étudiés ? Le tableau suivant reprend les noms des 18 auteurs qui ont fait l'objet d'au moins une analyse publiée, avec le nombre de références correspondant.

Tableau 7. Les auteurs de la RDC les plus étudiés

Mudimbe	226
Ngandu	73
Ngal	52
Kadima-Nzuji	51
Bolya	24
Faik-Nzuji	22
Bolamba	21
Zamenga	18
Masegabio	13
Mpoyi-Buatu	11
Ngoye	11
Yoka	9
Kamanda	9
Djungu	8
Tshibanda	7
Muepu	2
Ngenzhi	1
Bofane	1

- 33 La première place très nettement obtenue par Valentin Mudimbe n'étonnera aucun spécialiste du domaine : l'auteur d'*Entre les eaux* (1973) est, de toute évidence, l'écrivain congolais le plus analysé et le plus souvent cité. C'est aussi l'un des rares à avoir fait l'objet d'une traduction ; les auto-traductions de Muepu vers l'allemand ou de Ngandu et de Tshibanda vers le tshiluba ne sont en effet pas à considérer au même titre.
- 34 En fait, dans cette course, il y a une échappée de quatre auteurs : Mudimbe (226), Ngandu (73), Ngal (52) et Kadima-Nzuji (51). Points communs : ce sont des hommes, tous universitaires et tous formés dans le moule de la philologie (romane ou classique). Membres, aujourd'hui retraités, de la toute première génération à enseigner dans le supérieur en RDC, ils sont tous également critiques littéraires, et ont à ce titre exercé leur magistère sur le domaine, les deux premiers ayant en outre joué un rôle important comme éditeurs. Aucun des quatre n'est resté en RDC, puisque Kadima-Nzuji a enseigné à Brazzaville, Ngal en divers endroits avant de s'établir à Paris, et Mudimbe comme Ngandu aux États-Unis. Sans que cela soit en rapport avec quelque jugement à propos de la valeur de leur œuvre, il est clair qu'ils ont tous bénéficié, quoique dans une mesure variable, d'une position d'intellectuel visible dans les échanges internationaux.
- 35 Le deuxième groupe est plus mélangé. Clémentine Faik a toutes les caractéristiques du premier groupe, sauf qu'elle a enseigné en Belgique et qu'elle est une femme, ce qui n'a

pas forcément constitué un désavantage, comme on peut en juger à partir de l'intérêt qu'elle suscite ces temps-ci pour cette raison¹⁷. Formée elle aussi dans le moule de la philologie romane, elle s'est davantage orientée vers les sciences du langage, mais tout la rapproche du quatuor de tête ; quant à l'avantage pris par ceux-ci, il s'explique assez facilement par un investissement très supérieur aussi bien dans la création que dans la critique littéraires, mais sans doute aussi par des choix d'éditeurs parfois confidentiels. Il est difficile de trouver des points communs aux trois autres : Bolya (24), Bolamba (21) et Zamenga (18).

- 36 Le dernier groupe est également très composite à tout point de vue. On notera que, sur les dix-huit auteurs, cinq seulement sont restés au pays : Bolamba, Zamenga, Masegabio, Yoka, Ngenzhi. La France (pour Ngal, Bolya, Mpoyi-Buatu et Ngoye), la Belgique (pour Faïk-Nzuji, Djungu et Tshibanda), les États-Unis (pour Ngandu et Mudimbe), le Luxembourg (pour Kamanda), le Congo-Brazzaville (pour Kadima) et l'Allemagne (pour Muepu) sont, par ordre d'importance quantitative, les pays de diaspora.
- 37 À noter encore que le bon score réalisé par Valentin Mudimbe s'explique en partie par le fait qu'il est aussi l'auteur d'essais relevant des sciences humaines qui ont été beaucoup commentés, au moins autant que ses livres de création.
- 38 Enfin, il ne faut pas s'étonner du contraste entre le modeste score réalisé ici par Jean Bofane (il ne fait l'objet que d'un compte rendu) et le statut de *winner* que nous lui avons attribué ; la différence s'explique en effet suffisamment par le caractère encore récent de son œuvre publiée chez Actes Sud : après un livre pour l'enfance publié en 1996 (*Pourquoi le lion n'est plus le roi des animaux*), il a fallu en effet attendre 2008 pour que paraisse le premier livre dans la maison d'Hubert Nyssen : *Mathématiques congolaises*, depuis lors traduit en néerlandais, en italien et en allemand¹⁸.

Nouvelles hypothèses à propos des spécificités de la littérature congolaise

- 39 Des observations qui précèdent et des données rassemblées pour l'occasion, quelques conclusions toutes provisoires peuvent être tirées. Nous les formulons à dessein sans tenir compte d'un ordre d'importance quelconque.
- 40 Une première observation concerne l'existence et le maintien relativement stable de ce qu'on pourrait appeler un « pôle » d'attraction belge (cf. le tableau 5), qui s'explique assez facilement par l'histoire coloniale et post-coloniale. C'est l'histoire d'une émigration congolaise vers la Belgique, mais c'est aussi l'histoire d'un intérêt limité mais néanmoins réel de la Belgique (ou plutôt de petits groupes en Belgique) pour l'Afrique centrale, une histoire animée par des Belges qui ont vécu en Afrique centrale ou qui, pour des raisons diverses (scientifiques, culturelles, missionnaires, politiques), s'y sont intéressés. Cela continue aujourd'hui avec, par exemple, des institutions comme le Musée de Tervuren, les Archives et Musée de la Littérature, Africalia, l'association CEC ou l'Afrika Filmfestival à Leuven, mais sans doute la particularité des affinités « congolaises » du Royaume a-t-elle tendance à se diluer en partie dans une sensibilité plus générale pour l'Afrique, renforcée par une immigration en provenance de pays africains qui se diversifient.

- 41 Une deuxième observation est que ce pôle d'attractivité belge, et surtout bruxellois, n'a qu'une importance relative et croît beaucoup moins que l'attractivité du pôle français, avec lequel il semble d'ailleurs en partie se confondre : le tissu des alliances pratiques entre artistes, commissaires d'exposition, animateurs culturels divers semble de moins en moins sensible à l'existence d'une frontière administrative. On peut néanmoins faire l'hypothèse que, si les activités spécifiquement littéraires de la diaspora congolaise ou concernant le Congo se centrent de plus en plus en France, les activités artistiques, d'une part, et historiennes, d'autre part, se répartissent beaucoup plus équitablement de part et d'autre de cette frontière de moins en moins perceptible.
- 42 Troisième observation : la part des littératures en langues dites nationales reste extrêmement réduite dans l'ensemble de la production aussi bien créative que critique¹⁹. On est très loin de pouvoir parler ne serait-ce que d'un sous-champ. Ce qui y ressemble le plus est l'ensemble de ce qui s'est fait à Sudbury, à la limite de l'Ontario et du Québec, par et pour les Kasaiens de la diaspora congolaise au Canada, à l'enseigne de « Glopro » et en faveur du tshiluba. L'impact de ces publications est toutefois objectivement très limité, comme celui des éditions Mabiki en Belgique, qui ont misé quant à elles sur le lingala comme langue d'écriture, rejointes en cela par certains des petits livres publiés par les éditions Nzoi. Il est toutefois significatif que, lorsqu'il s'est agi de publier un nouveau recueil d'études littéraires consacrées à l'œuvre de José Tshisungu, écrivain et par ailleurs animateur de Glopro, Joséphine Mulumba ne se soit pas tournée vers cette structure (encore moins, bien sûr, vers le tshiluba), mais plutôt vers L'Harmattan²⁰ : c'était sans doute la condition pour rassembler certaines plumes plus légitimes que celles qui avaient déjà, par le passé, publié (à la même enseigne de Glopro) des analyses consacrées à l'écrivain.
- 43 S'agissant de José Tshisungu, à la fois créateur littéraire et éditeur actif à la périphérie de la zone francophone, il a bénéficié d'un nombre relativement important de travaux critiques, qui n'apparaissent toutefois pas dans les recensements de LITAF ; ce n'est ni un hasard ni l'effet d'une censure : simplement, ces publications, faute d'être éditées à la bonne enseigne et de connaître une diffusion, ont échappé aux radars pourtant attentifs et sans préjugés de LITAF. Ce n'est pas une anecdote, mais un fait qui témoigne de la tendance à l'auto-édition et à l'entre-soi, pour ne pas dire à l'auto-institution, réalité évidemment nuisible au rayonnement effectif des littératures congolaises.
- 44 L'absence quasi-totale d'auteurs congolais (sauf, aujourd'hui, Jean Bofane) dans les lieux d'édition qui comptent le plus pour les différentes structures de champ que sont le sous-champ d'Afrique-sur-Seine²¹, le champ littéraire français lui-même et ce que Claire Ducournau appelle l'espace littéraire francophone semble avoir pour corollaire une forte diminution de l'activité d'édition en RDC, encore que LITAF ne soit à ce sujet qu'une source partielle, mal alimentée par des observateurs locaux. Quant à la présence des auteurs congolais dans le sous-champ belge, elle a certes connu au cours des années 2000 et 2010 une sorte de réveil dans le catalogue des éditions LE CRI, dirigées par Christian Lutz, autre enfant de la colonie, et bon exemple de ces solidarités belgo-congolaises qui ont eu des effets dans le champ. Mais, outre le fait que très peu de publications belges parviennent à passer la frontière française, les activités de cette maison ont dû prendre fin, et avec elles le programme de publications congolaises qui avait connu de beaux débuts.
- 45 En somme, une situation qui, sans rien prendre en compte de la qualité et des contenus des livres, est globalement peu en rapport avec le potentiel d'un pays qu'on présente

parfois comme le plus grand pays francophone, eu égard à sa démographie. Sont des facteurs probables : d'abord une tendance à l'auto-enclavement, – désormais sans qu'on puisse en imputer la responsabilité au colonisateur comme le faisait encore Albert Gérard en 1992²² ; ensuite, mais ce sont là des conjectures, une mauvaise appréciation collective de son propre potentiel et/ou des enjeux relatifs à la légitimité dans l'« espace littéraire ». Mauvaise appréciation ou, peut-être, indifférence ; le fait est que même la diaspora, et jusque dans ses plus acteurs littéraires les plus en vue comme V.Y. Mudimbe (qui s'arrête de publier du roman en 1989 et ne quitte pas Présence africaine) ou Clémentine Faïk-Nzuji (dont le dernier livre est confié à un éditeur inconnu et n'est pas distribué en France²³), est affectée par ces deux traits.

- 46 Mais la raison majeure est bien connue : dans un contexte général où l'insécurité et souvent la pauvreté des moyens ont accompagné des difficultés majeures, quasiment structurelles, dans l'enseignement à tous les niveaux, quoi qu'il en soit de la bonne volonté des apprenants et des enseignants, la littéracie qui avait connu de solides développements jusque dans les années 1970 n'a guère pu, ensuite, se maintenir assez fermement pour que se développe une activité littéraire ambitieuse. Dispersée, la diaspora peine aussi à se rassembler et à constituer un lectorat de soutien, comme à soutenir efficacement une relance locale de l'édition en RDC.
- 47 Le fait le plus significatif est peut-être, sur la base de cette littéracie empêchée, le glissement des créateurs vers des œuvres non littéraires : bande dessinée, cinéma, danse, arts plastiques, photographies, où le label « Beauté Congo »²⁴ n'a pas eu beaucoup de peine à s'imposer. Les décennies à venir diront si la génération des jeunes écrivains « globaux », qui a été beaucoup remarquée et encouragée ces dernières années, – d'abord Fiston Mwanza avec *Tram 83* (2014), ensuite Sinzo Aanza avec *Généalogie d'une banalité* (2016), enfin Blaise Ndala avec *Sans capote ni kalachnikov* (2017), pour ne mentionner que ce qu'on pourrait appeler les têtes de rayon –, parvient à se faire une place au soleil : c'est, bien entendu, tout le bien qu'on leur souhaite.

NOTES

1. Hans M. ZELL, *Publishing & the Book in Africa: a Literature Review for 2019*. <https://www.academia.edu/41749647/> - c. 30/07.2020 (to appear in *The African Book Publishing Record*, vol. 45, Issue 2, mai 2020 (<https://www.degruyter.com/view/j/abpr>)
2. <http://www.litaf.sciencespobordeaux.fr/> ; <http://www.limag.com/> ; <https://mukanda.univ-lorraine.fr/>.
3. Voir note 1.
4. Cf. *Le Noir congolais vu par nos écrivains coloniaux*, Bruxelles, Institut Royal Colonial Belge (IRCB), Section des Sciences morales et politiques, Mémoires, coll. « in-8° », t. XXXI, n° 2, 1953, 251 p., ill., bibl. ; *La Femme noire vue par les écrivains africanistes*, Bruxelles, Académie Royale des Sciences d'Outre-mer (ARSOM), coll. « Mémoires de la Classe des Sciences morales et politiques », t. XXXIV-3, 1967, 200 p.

5. Joseph-Marie JADOT, *Les Écrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi : une histoire, un bilan, des problèmes*, Bruxelles, Académie royale des sciences coloniales (ARSC), coll. « Mémoires de la Classe des Sciences Morales et Politiques », t. XVII, f. 2, 1959, 166 p.
6. Raphaël THIERRY, *Le Marché du livre africain et ses dynamiques littéraires. Le cas du Cameroun*, préface de Pierre Fandio, postface de Joseph Funtim, Pessac, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Littératures des Afriques », n° 1, 2015, 368 p.
7. Claire DUCOURNAU, *La Fabrique des classiques africains : écrivains d'Afrique subsaharienne francophone (1960-2012)*, Paris, CNRS éditions, coll. « Culture & société », 2017, 442 p.
8. La place manque ici pour développer cette question théorique. En résumé néanmoins : dans une perspective de stricte obédience bourdieusienne, il n'y a de champ littéraire qu'*autonome* ; là où manque trop évidemment l'autonomie, il faut se contenter de dire qu'il y a non pas un champ, mais du champ, ce qui amène à la conclusion qu'un pays francophone est tout au plus un sous-champ, c'est-à-dire la périphérie d'un centre situé à Paris, pôle d'un « espace littéraire » élargi. Renoncer au dogme du couplage champ = autonomie permet au contraire de faire valoir qu'il y a des champs indépendants l'un de l'autre (quant à leurs règles et quant aux bénéfiques qui y sont disputés). Pour une discussion récente de ces questions, voir l'introduction de : Tristan LEPELIER, *Algérie, les écrivains de la décennie noire*, Paris, CNRS éditions, coll. « Culture et société », 2018, 344 p.
9. Notamment : Pierre HALEN, « Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone », dans *Littératures et sociétés africaines : regards comparatistes et perspectives interculturelles. Mélanges offerts à János Riesz à l'occasion de son 60^e anniversaire*, éd. par Papa Samba DIOP et Hans-Jürgen LÜSEBRINK, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2001, 593 p. ; p. 55-68 (<https://www.academia.edu/28509283/>) ; *Id.*, « Adaptation et recyclage de l'écrivain en diaspora : réussir le jeu de l'oie avec Pie Tshibanda », dans *Du nègre bambara au Négropolitain : les littératures africaines en contexte transculturel*, éd. par Désiré K. Wa Kabwe-Segatti et Pierre Halen, Metz, Centre Écritures, coll. « Littératures des mondes contemporains », série « Afriques », n°4, 2009, 331 p. ; p. 93-116.
10. Mbwil a Mpaang NGAL, *Giambatista Viko ou le viol du discours africain : récit*, Lubumbashi, Éditions Alpha-Oméga, coll. « Création et Recherches », 1975, 113 p.
11. Voir notamment Maurice AMURI M.L. & Nestor DIANSONSISA M.B., « La querelle littéraire de Lubumbashi : Mudimbe contre Ngal », dans *Études littéraires africaines*, n° 27, 2009 (Lubumbashi, épicerie littéraire), p. 28-35.
12. M. a M. NGAL, *Giambatista Viko ou le viol du discours africain : récit*, Paris, Hatier, coll. « Monde noir poche », n° 30, 1984, 127 p.
13. Georges NGAL, *Giambatista Viko ou le viol du discours africain : récit*, Paris, L'Harmattan, coll. « Encres noires », 2003, 128 p.
14. Orthographié « Mabilia » dans LITAF (consulté 07.2020) qui lui attribue la paternité de deux ouvrages. Mukanda (<https://mukanda.univ-lorraine.fr/>) en connaît quatre pour sa part. Il est possible que ce Mabilia soit le pseudonyme d'un missionnaire jésuite, auquel cas, en fonction de la définition ci-dessus, il faudrait l'éliminer du corpus.
15. ZAMENGA Batukezanga, *Aux problèmes locaux, solutions locales : initiation de l'animateur au développement*, s.l., Zola-Nsi, [1986 ?], 46 p. ; ZAMENGA B[atukezanga], *Pour une démystification : la littérature en Afrique*, Kinshasa, Ed. Zabat, Centre de Zabatologie, [1990 ?], 157 p.
16. Une consultation « avancée » des fichiers du site <https://mukanda.univ-lorraine.fr/> avec les critères « thèses et mémoires », « UNILU » et la clé disciplinaire « études littéraires » fait apparaître une série de résultats à cet égard représentatifs des années 1990-2010 ; mais ce ne saurait être qu'un coup de sonde, le recensement intégral des travaux académiques n'ayant pas été fait.

17. C'est à ce titre qu'on s'intéresse à elle à l'Université fédérale de Rio Grande do Sul au Brésil, dans le cadre du projet *Biografias de Mulheres Africanas*, destiné à mettre à la disposition de la société brésilienne de « belles histoires » de figures féminines africaines susceptible de constituer des modèles d'identification positifs et de renouer les fils symboliques avec le continent africain (<https://www.ufrgs.br/africanas/> : réouverture annoncée). Il en va de même pour sa présence dans l'album *PluriELLES : femmes de la diaspora africaine* (éd. J. Mazzochetti et alii, Paris, Karthala, 2016, 183 p.), comme dans l'exposition organisée en 2020 à Lausanne : *Africana. Figures de femmes et formes de pouvoir*. Voir <https://www.unil.ch/fra/fr/home/menuinst/recherche/poles-de-recherche/etudes-africaines/africana.html> - c. 19.09.20.

18. La postérité mesurable par les traductions ne semble donc pas proportionnelle, pour le moment, à la postérité critique « secondaire » des travaux savants. Mais c'est en grande partie un effet du caractère récent de l'œuvre et de l'arrêt des référencements dans LITAF ; en effet, consultée avec comme clé onomastique « Bofane », la base de données Mukanda, consultée ce 14.08.2020, donne déjà 11 résultats, dont plusieurs entretiens qui indiquent que l'œuvre fait bien partie de la conversation critique de ces dernières années.

19. Celle qu'on peut mesurer dans LITAF, qui ne recense pas seulement les travaux publiés en français. Exemple : l'œuvre en tshiluba de Pius Ngandu n'est concernée que par 1 référence sur les 73 obtenues avec la clé 'Ngandu' comme auteur concerné, et cette référence est celle d'un compte rendu (en français, par Florence Paravy en 1992) à propos non pas d'un roman, mais de l'essai *Littératures et écritures en langues africaines* (Paris, L'Harmattan, 1992, 407 p.).

20. Joséphine MULUMBA (dir.), *Des rives du Congo à la Meuse : la transnationalité dans le cycle belge de José Tshisungu wa Tshisungu*, Paris, L'Harmattan, 2013, 172 p.

21. Expression popularisée par : Odile CAZENAVE, *Afrique sur Seine : une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*. Paris [etc.], L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2003, 312 p. ; elle désigne ce qu'on peut considérer comme un sous-champ dans le champ littéraire français, disposant de ses propres institutions, règles et bénéfices.

22. Albert GÉRARD « Spécificités de la littérature zaïroise », in : *Papier blanc, encre noire : cent ans de culture francophone en Afrique centrale (Zaïre, Rwanda et Burundi)*. Éd. par Émile Van Balberghe et alii. Bruxelles : Labor, coll. Archives du Futur, 1992, 2 volumes, XCIV-690 p., ill. ; T.II, p. 433-447.

23. Clémentine FAÏK-NZUJI, *Si le Congo m'était conté*, (Waterloo)-Paris, éditions Jourdan, 2020, 331 p., ill.

24. Cf. *Beauté Congo, 1926-2015 : Congo Kitoko*, exposition, Paris, Fondation Cartier pour l'art contemporain, du 11 juillet au 15 novembre. Catalogue dirigé par André Magnin, Paris, Fondation Cartier, 2015, 380 p.

RÉSUMÉS

Cette analyse de la place réelle qu'occupe la littérature congolaise à l'échelon global (en fait, elle ne dépasse guère l'« espace littéraire » francophone, en raison du très faible nombre de traductions) s'appuie sur les résultats que donne une consultation de la base de données LITAF. Elle procède par une comparaison avec la production littéraire d'autres pays africains. On peut y mesurer l'importance relative de la production littéraire par pays, par genre littéraire, de même que la légitimité acquise respectivement par les principaux écrivains. Il en ressort que, relativement à son importance démographique, la RDC affiche un palmarès médiocre, voire très

faible. Une analyse qui tient compte de l'évolution par décennie permet de relativiser ce bilan et d'exprimer plusieurs hypothèses quant aux facteurs qui pourraient l'expliquer ; parmi ces facteurs, les effets de la dictature et des problèmes de gouvernance, affectant singulièrement l'enseignement, ont sans doute joué un rôle déterminant dans l'affaiblissement de la littéracie.

This analysis of the real place occupied by Congolese literature at the global level (in fact, it hardly goes beyond the French-speaking 'literary space', due to the very low number of translations) is based on the results of a consultation of the LITAF database. It proceeds by a comparison with the literary production of other African countries. It measures the relative importance of literary production by country, by literary genre, as well as the legitimacy acquired by the main writers respectively. It shows that, relative to its demographic importance, the DRC has a mediocre, even very low, record. An analysis which takes account of changes by decade makes it possible to put this assessment into perspective and to express several hypotheses as to the factors which explain such an assessment; among these factors, the effects of the dictatorship and problems of governance, affecting education in particular, could have played a decisive role in the weakening of literacy.

INDEX

Mots-clés : littérature, République démocratique du Congo, champ littéraire, légitimité, histoire du livre

Keywords : literature – Democratic Republic of Congo – literary field – legitimacy – history of books

AUTEUR

PIERRE HALEN

PIERRE HALEN est professeur à l'Université de Lorraine, directeur du Centre de recherche Écritures, directeur de la revue *Études littéraires africaines*, membre de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer. Ses domaines de recherche comprennent les littératures francophones, les littératures exotique et viatique, coloniale et post-coloniale, spécialement ce qui concerne l'Afrique centrale. Il est l'auteur de nombreuses publications dont, récemment, *Des Italiens au Congo aux Italiens du Congo : aspects d'une glocalité* (L'Harmattan, 2020, en coll.). Il défend l'utilité des approches sociologiques des corpus post-coloniaux et coordonne la base de données *Mukanda : ressources documentaires sur l'Afrique centrale* (<http://mukanda.univ-lorraine.fr/>).